

Pauses clope, apéros, ralentissement de la production... Le non-travail produit par les ouvriers, quelles capacités d'émancipation ?

Lorette Chamanpera

Mots clés: chantier, travail, non-travail, rituels, revendications

Cet article s'intéresse aux diverses pratiques de non-travail que l'on peut retrouver sur chantier et souvent contenues dans les "pauses". A travers le cas d'étude du chantier Momentum et l'identification, la description et l'analyse de situations révélatrices d'un non-travail lorsqu'il est à l'initiative des travailleurs. Il s'agira de mettre en exergue et de discuter différentes spécificités de ce non-travail tels que : son déploiement en tant qu'activité extra-professionnelle, ses effets sur la réduction de l'encadrement ou encore son chevauchement avec le travail productif, regardant dans cette multiplicité de pratiques, le degré d'émancipation collective qu'elles permettent, formulant l'hypothèse que celle-ci dépend de la nature qu'on leur attribut, allant des luttes jusqu'aux moments de détente.

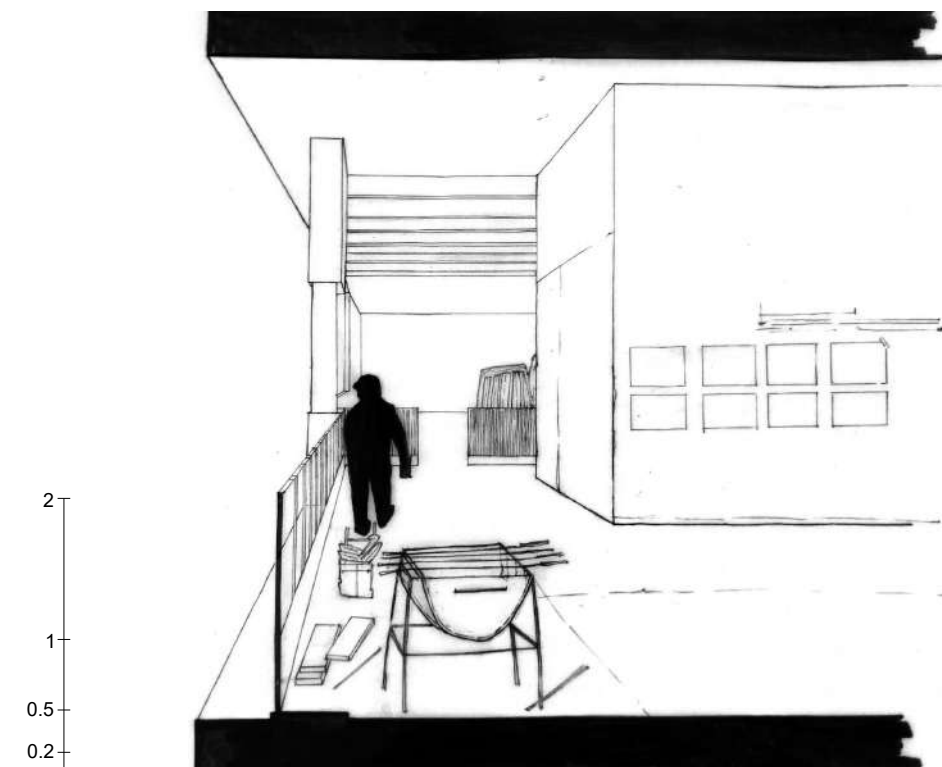


Figure 1. Un barbecue éteint en chantier, coupe perspective (production personnelle).

Remerciements

La découverte du chantier durant les études nous est en principe que rarement permise, l'accès aux chantiers est assez limité, notamment dans un cadre pédagogique. Pouvoir mener un travail de recherche depuis une enquête de terrain est une chose ainsi très précieuse pour laquelle je remercie notre encadrant, monsieur Emilien Cristia, qui dans le cadre d'un cours d'introduction à la recherche nous a mis en lien avec l'agence DATA qui nous ont permis une entrée sur un site de réhabilitation, le chantier "Momentum", ce pourquoi je les remercie également.

Nous sommes trois, sur un groupe de quinze, sinon plus, à remarquer une même chose lors d'une première visite de chantier que nous faisons en tant qu'étudiants en architecture menant des travaux de recherche depuis une observation de terrain. Nous remarquons ce qui semble être des déchets ; une anomalie en ce qu'ils constituent une rupture dans le paysage général, et caractéristique (croit-on) d'un chantier : il s'agit d'une cannette de bière et un pot d'olives vide, au pied d'un barbecue éteint (illustré figure 1).

Lors d'une seconde visite, une camarade remarque de nouveau le barbecue et le prend en photo ; la canette et le pot ont disparu, mais le barbecue est resté, comme s'il s'agissait de sa place officielle, au centre du chantier, à proximité de l'ouvrage. Rien ne délimite en apparence la zone de "travail" et celle de "détente", telles étant les premières et peut-être naïves interprétations qu'on puisse avoir de ces objets. Cette présence singulière, ou ponctuelle, rompt avec l'idée du chantier comme un espace aseptisé, rationnel, délimitant de façon rigide l'organisation de l'espace. Ce qui nous amène à nous poser la question : y a-t-il des espaces dédiés à autre chose que la production, sur site ? Cet autre chose, quel est-il ? Par ailleurs, occupons-nous forcément ces espaces qui y seraient dédiés, ou en occupons-nous d'autres, de façon donc informelle ?

Nous identifions ce qui semble être une anomalie puisque sont montrés des usages qui semblent servir des intérêts divergents, voire en conflit ; ceux de l'entreprise, la direction, servi par le travail salarié, puis ceux des employés servi par ce qui s'y oppose en apparence, le non-travail. Contrairement à ce que cette terminologie communément employée en sociologie du travail¹ semble indiquer, il ne s'agit pas de définir un antagonisme du travail, celui-ci serait plutôt désigné par le "hors-travail". Le sens du travail peut osciller entre une définition réduite qui considère le travail uniquement comme ce qui relève de la production² et une définition étendue qui considère que certaines formes de travail réside aussi dans les temps de pause, improductifs que l'on appelle non-travail. Cette notion décrit ainsi plus rarement une sortie accomplie du travail qu'une sortie relative du travail, par un arrêt plus ou moins long de la production, qu'il est utile d'identifier et que nous décidons donc de ne pas appeler "travail" mais "travail salarié"

¹ Anne Monjaret, 'La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail', *Cités*, 8.4 (2001), pp. 87–100

² José Antonio Noguera, 'Le concept de travail et la théorie sociale critique', *Travailler*, 26.2 (2011), pp. 127–60

³ Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment:Compagnons et encadrants', in *Travailler aux chantiers* (Hermann, 2023), pp. 109–17

⁴ Alice Mazeaud, 'La modernisation participative vue d'en bas : entre militantisme et malaise identitaire', *Pyramides. Revue du Centre d'études et de recherches en administration publique*, no. 18 (2009), pp. 267–90

⁵ Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment:Compagnons et encadrants', dans *Travailler aux chantiers* (Hermann, 2023), pp. 109–17

Le barbecue, la consommation d'alcool, sont des exemples de non-travail. Lorsque nous sommes amenés à nous demander si le barbecue a une place officielle, si on en fait un usage récurrent, la question connexe de la routine, des pratiques, apparaît. On les appelle rituels, certains étant extra-ordinaires et d'autres plus quotidiens, ce que documentent les enquêtes de terrain révélant les contextes qui les produisent, à savoir les conditions de travail et de sociabilité ouvrières³. On apprend par exemple que la consommation d'alcool en chantier n'est pas seulement liée à la vitalité et la convivialité qu'on prête comme lieu commun aux chantiers mais à une forme de revendication de dépendance vis à vis de la direction, ce que vient appuyer l'illégalité et la clandestinité de certains gestes, s'opérant loin des regards.

Nous proposons ainsi l'étude du non-travail produit par les travailleurs comme potentiel d'émancipation, celui-ci variant puisque toutes les pratiques relevant du non-travail ne sont pas toutes aussi subversives que nous le laisserons entendre. Ce qui relève de l'informel n'entretient pas mécaniquement une relation conflictuelle avec la hiérarchie puisqu'elle n'assure pas nécessairement une forme de rupture. Et pour cause : elles ne sont pas pareillement rituelles, contrôlées, spontanées, et satisfont des intérêts parfois éloignés, ainsi nous nous demandons : quelles sont les capacités émancipatrices contenues dans les différentes formes de non-travail, plus ou moins intellectualisées par les travailleurs comme telles ?

Il s'agit d'observer le non travail qui se déploie à la condition d'être l'oeuvre, ou en tout cas de dépendre d'un arbitraire venant d' "en bas", terminologie souvent utilisé dans les milieux militants et repris par les chercheurs souhaitant comprendre le logiciel de pensées des travailleurs, comme en témoignent les travaux d'Alice Mazeaud⁴. A ce titre, nous verrons que ce non-travail sort largement de ce qui est prévu et anticipé contractuellement ; il s'opère sitôt dans un cadre de lutte, organisationnel, pensé, légal ou clandestin si il revêt un caractère politique, sitôt dans un cadre spontané pour ce qui relève de pratiques quotidiennes qui ne sont pas nécessairement pensées comme revendicatrices.

Défense et défiance, le non-travail comme inversion du pouvoir

L'exemple de l'alcool

Constatant la présence de la canette de bière, la question de la légalité de certaines pratiques se profile, s'agissant de savoir à quel point celles-ci sont communes. Boit-on souvent en chantier, bien que cela soit prohibé comme l'indique l'article R4228-20 du Code du travail ? "L'alcool, éternel chantier du BTP" titrent les journalistes du Nouvel OBS en 2012, mettant le doigt sur ce qui est en effet une réalité. Il semble compliqué d'évaluer correctement la part réelle, non seulement d'accidents de travail, ceux-là pouvant largement être masqués par l'entreprise⁵ mais aussi des accidents de travail spécifiquement liés à la consommation d'alcool, des

des complications pouvant survenir entre le soigné et le soignant⁶. Cependant il est estimé au début du siècle, à l'échelle nationale, que 15% des accidents de travail qui ont lieu dans le bâtiment sont dus à la consommation d'alcool. Un chiffre que recoupe l'enquête menée par la Dares (Direction de l'Animation de la Recherche, des Études et des Statistiques) de 2006 à 2010, annonçant à 15% la part de consommateurs "quasi-quotidien" parmi les travailleurs du BTP contre 11% dans tout secteur confondu⁷.



Figure 2. Les traces d'un apéro, croquis (production personnelle).

Ce dont nous informe cette littérature assez conséquente sur le sujet est que la présence d'alcool sur les chantiers bien que interdite n'est pas résiduelle. Dans son enquête, la chercheuse Marie Ngo Nguene analyse ce phénomène comme une façon de restituer une forme de puissance pour les travailleurs, et donc de restituer une dignité mise à mal au travail, les employés du BTP étant pour le plus grand nombre d'entre eux les derniers d'un système vertical. Ainsi, dans l'illégalité du geste, voire même sa dangerosité, se trouve une apparente cohérence : celle d'une défiance entre la direction et les travailleurs. Par ailleurs, on apprend dans cette même enquête que certains travailleurs ont coutume de faire boire leur nouveaux supérieurs, comme inversement symbolique de la hiérarchie⁸. La consommation d'alcool qui a lieu sur le temps des repas, durant des apéros, ou des fêtes prend alors un certain sens libérateur en ce qu'elle est maîtrisée par les ouvriers, devient émancipatrice. Réaffirmant une dichotomie cadres / ouvriers, et donc la fierté d'une culture ouvrière (concept défendu par Michel Verret⁹), la consommation d'alcool permet d'identifier le groupe, le consolider par des pratiques qui se retrouvent d'équipe en équipe et permettent de s'identifier, de faire communauté, un aspect qui est essentiel en ce qu'il devient l'expression d'une certaine sociabilité, et un gage de camaraderie, voire de solidarité. En réalité, l'intérêt est donc de voir que certaines pratiques existent en ce qu'elles contribuent à construire une identité qui se veut unifiante mais aussi gratifiante.

« Ces métiers se caractérisent en effet par une « culture virile » [...] et la consommation d'alcool y est développée pour tenir ou supporter les risques, avec des constructions culturelles qui associent masculinité, risque ou pénibilité du travail et consommation d'alcool. »¹⁰

⁶ DMT INRS, 'Alcoolisation En Milieu de Travail. Enquête En Basse-Normandie', (2000)

⁷ Corinne Mette, 'Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool : quelles interactions en France ?', Travail et emploi, 151.3 (2017), pp. 75–99 DARES

⁸ Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment: Compagnons et encadrants', dans Travailler aux chantiers (Hermann, 2023), pp. 109–1

⁹ Michel Verret, 'Où en est la culture ouvrière aujourd'hui ?', (1989).

¹⁰ Corinne Mette, 'Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool : quelles interactions en France ?', Travail et emploi, 151.3 (2017), pp. 75–99 DARES

Ainsi, entre inversement de la hiérarchie, défiance des règles en place et consolidation d'une culture ouvrière vecteur de gratifications, l'exemple de l'alcool met en lumière une quête de restitution de dignité mais pas que ; il peut aussi s'agir d'endurer l'ouvrage et sa monotonie comme le souligne Michel Bozon et de Yannick Lemel qui évoquent en ces termes le non-travail dans une étude comparative de données récoltées par l'INSEE en 1987 : « Prendre un peu de son temps pour soi et l'utiliser à son profit »¹¹.

La logique du rendement engendrant une fatigue physique, tout moment de détente est véritablement savouré par les électriciens [...] ceux qui veulent fumer mais aussi se relaxer utilisent ces moments. »¹²

Allant du bien être, au plus vital, il s'agit de restituer d'une part en effet des moments où l'on dépense son temps librement, dans son propre intérêt, à faire des choses "pour soi" et d'une autre part à restituer ses forces productives, souffler, en se restaurant, en bavardant, mais aussi en faisant diminuer la pression qui peut être vécue au travail dans les moments les plus intenses comme l'expliquent les travailleurs de la société Mitac (spécialisée dans l'électricité en chantier) dans une enquête impulsée par l'entreprise elle-même menée par Christian Ghasarian.

Dévier l'obligation et les impératifs

Sur le chantier que nous étudions, l'équipe des bureaux présents le mercredi sur le site n'a rencontré aucun problème à faire la réunion de chantier durant le temps du repas (11h - 12h30) dans le réfectoire, où micro-ondes et autres commodités sont prévues. La réunion n'a été interrompue qu'une seule fois par un ouvrier qui n'en avait pas été informé, arrivant tupperware à la main, et si nous pouvons supposer que les autres travailleurs l'avaient été (bien que la réquisition du réfectoire se soit effectuée au dernier moment, ses propres participant l'apprenant en même temps que nous), nous les avons vu tous de nouveau au travail, pendant la visite de chantier (12h30 - 13h) signifiant qu'ils avaient mangé ailleurs. Ce qui illustre l'observation formulé par les chercheuses Anne Monjaret et Marie-Pierre Giber :

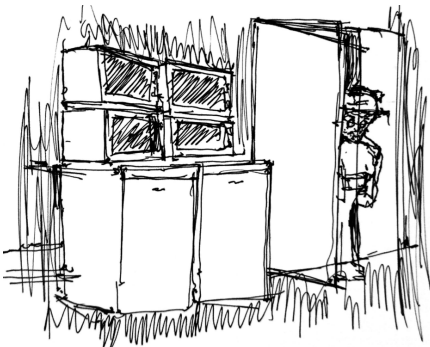


Figure 3. un ouvrier arrivant interrompant une réunion croquis (production personnelle).

« À l'heure du déjeuner, les ouvriers préfèrent souvent le « bistrot » ou leur coin bricolé dans l'atelier plutôt que les salles de réfectoire ou de repos aseptisées. La propreté, l'insonorisation, les équipements (réfrigérateur, télévision, micro-ondes) mis à leur disposition n'empêchent pas la désertion de ces lieux officiels, perçus comme une obligation. »¹³

Michel Bozon et Yannick Lemel qualifient ces moments de “plaisirs dérobés”¹⁴ dans la même étude, une formulation qui révèle le peu d'agrément signifié par la pause, qu'il faudrait arracher de la direction, ou que celle-ci cède dans un rapport de force qui lui semble de prime-abord favorable. En effet, c'est bien elle qui cède et donne le feu vert comme le remarque Anne Monjaret qui décode une “démonstration d'autorité”¹⁵ en ce que le contenu, le lieu de la pause dépend des supérieurs hiérarchiques. Ceux-ci, dans une relation asymétrique sont tout-à-fait en mesure d'accepter et de rejeter certaines de leurs modalités. Ainsi, réussir à contrôler sa pause, exiger d'en décider la forme, ou agir à l'abri des regards, sans informer de cette même forme la direction, devient le gage de la restitution d'un pouvoir de faire. Il s'agirait de se réapproprier le non-travail, puisque le domaine du non-travail est amplement encadré, délimité et organisé par la structure que rejettent ainsi certains travailleurs, surtout si ce non-travail est identifié comme profitable pour la direction, qui est l'apprentissage des principes de l'entreprise ainsi que les règles en place (ce que Pierre Bourdieu appelle rites d'institution¹⁶) comme en témoignent les travailleurs de la société Mitac restitué par Christian Ghasarian :

« La ‘galette’ c'est un ‘monologue’. Le directeur nous à dit en substance qu'il fallait travailler plus... J'ai dit aux collègues pourquoi vous n'y allez pas ? Il faut y aller pour savoir ce qui se dit... »¹⁷

On identifie ici des dispositifs qu'on pourrait qualifier d'officiels, mis en place pour le non-travail peuvent être appréhendés comme l'émanation d'une autorité hiérarchique qui ne permet pas réellement de vivre la pause comme un moment qui finalement nous appartient. Christian Ghasarian attribue à l'acte de s'en décaler la volonté d'affirmer une autonomie, une liberté, non seulement vis-à-vis des collègues pour ce qui est notamment des intérieures, mais aussi de la direction. Le constat d'une recherche d'autonomie est partagé par Anne Monjaret, remarque une “distanciation face à la charge contraignante”, qu'elle qualifie elle aussi d'autonomisation¹⁵. Nous voyons que ne pas participer à des événements organisés par la direction, créer des espaces de sociabilités parallèles à ceux officiels et participent à une recherche d'indépendance au sein du travail. En revanche, elles n'ont pas le sens d'une action ; elles relèvent davantage du symbole.

Luttes organisées et revendications

La portée politique ou du moins revendicatrice de la pause apparaît de façon presque instantanée comme un aspect incontournable étant don-

¹³ Marie-Pierre Gibert and Anne Monjaret, 'Chapitre 5. Être et ne pas être au travail', dans Collection U (Armand Colin, 2021), pp. 129–54

¹⁴ Michel Bozon and Yannick Lemel, 'Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés' (1990)

¹⁵ Anne Monjaret, 'La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail', Cités, 8.4 (2001), pp. 87–100

¹⁶ Pierre Bourdieu, 'Les rites comme actes d'institution', Actes de la recherche en sciences sociales, 43.1 (1982)

¹⁷ Christian Ghasarian, 'Tensions et Résistances - Une Ethnographie Des Chantiers En France', (2001)

¹⁵ Anne Monjaret, 'La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail', Cités, 8.4 (2001), pp. 87–100

né l'apparente tension qu'elle génère entre la direction, ou autrement dit les patrons, et les employés ; la faire valoir semble le résultat d'un combat. Et pour cause, la pause signifie interrompre le temps productif, au sens de production de valeur, c'est-à-dire l'exploitation d'une force de travail donnée dont tire profit l'entreprise. Ce processus revendicatif, de lutte peut s'organiser, se planifier rigoureusement et politiquement.

Donald Roy, ethnographe États-Uniens, décrit à l'occasion d'une étude permise par l'immersion du chercheur dans un atelier de construction mécanique, comment les employés y faisaient volontairement “traîner la production”. Ceux-ci, conscients que la rareté des pièces produites dépendent de leur rendement, établirent entre eux un quota de pièces que chacun avait le droit de produire en une journée. Le calcul fait était que si un travailleur produit plus de pièces que les autres, non seulement la cadence moyenne s'accélérerait mais aussi la valeur de chaque pièce baisserait. Le quota agit pour maintenir le prix, et réunifier les attendus au travail d'un travailleur à un autre, le groupe s'engageant vis-à-vis du travail de façon indifférenciée, même si les ouvriers pourraient théoriquement produire plus en une journée. Ainsi, les travailleurs ont la possibilité de condenser le travail d'une journée convenu par le quota dans une partie de la journée et se libèrent des heures de non-travail qui sont le résultat d'une organisation politique rigide et stratégique. D'autres décident de travailler toute la journée à un rythme plus lent ; les ouvriers peuvent ainsi imposer leur cadence. Le non-travail produit est au final très conscient de lui-même, visant à maîtriser le rapport de force qui n'est jamais externe à la production. Ici le non-travail prend le sens d'une gestion collective, qui ne fait plus appel à la pause, mais à l'organisation du temps de travail salarié lui-même et l'intensité qui y est fourni.¹⁸

Il s'agit de procéder à une réappropriation du temps de travail salarié, du temps productif, le tordant de séquences non productives. Ceci implique que se trouve dans la production, et l'implication des travailleurs dans celle-ci, les raisons d'existence des dynamiques en place : selon la valeur produite, les rapports de force évoluent, ainsi, chaque “camp” tire son épingle du jeu en influant dessus. Le non-travail comme revendication n'a ici plus de sens symbolique, abstrait, affectueux ; il ne s'agit pas de s'opposer à la production pour prononcer le souhait d'une liberté, parfois individuelle, qui refuse le travail comme moment de soumission ; ici le travail salarié et ses modalités, en tant que rapports matériels sont des lieux d'action et de pression, agissant sur les conditions de revendications.

Spontanéité et quotidien, un non-travail peu revendicatif

L'exemple du perruquage

Au dernier étage du chantier Momentum, a été placé sur des parpaings, un élément en béton incurvé, venant d'être dégraphé de la façade (dans le cadre de la réhabilitation du bâtiment, dont est l'objet le chantier),

celle-ci étant composée de pièces modulaires préfabriquées. De chaque côté est placée une fine planche en bois, peinte en noir pour fermer la vasque, solidifiée par deux poutres en bois fixées sur l'extérieur. Dans la vasque, solidifiée par deux poutres en bois fixées sur l'extérieur. Dans la vasque, enfoncées dans le béton, 6 tiges filetées, incurvées au sommet, sont placées et nous permettent de deviner que ce bac accueillera des plantations : probablement des tomates, qui auront ainsi un appui pour grandir. Les ouvriers le confirment, un potager vient de s'inventer, avec des matériaux récupérés sur site, pour produire de quoi jardiner. Il s'agit d'une pratique qu'on désigne comme perruquage, qui consiste en la mobilisation de matériaux de récupération sur le chantier, et l'utilisation des outils qu'on y trouve, pour bricoler des objets en tout genre. C'est une occasion de mettre ses compétences manuelles au service d'un ouvrage collectif ou personnel (comme le montre la mention "Potager de Nelson", complétée par le numéro de l'intéressé, figure 4), au service d'un régime d'intérêts qui dépasse la direction, voire même l'exclue. On remarque ainsi que les outils, ou moyens de production, autrement mis en place pour la production, sont ici réappropriés.

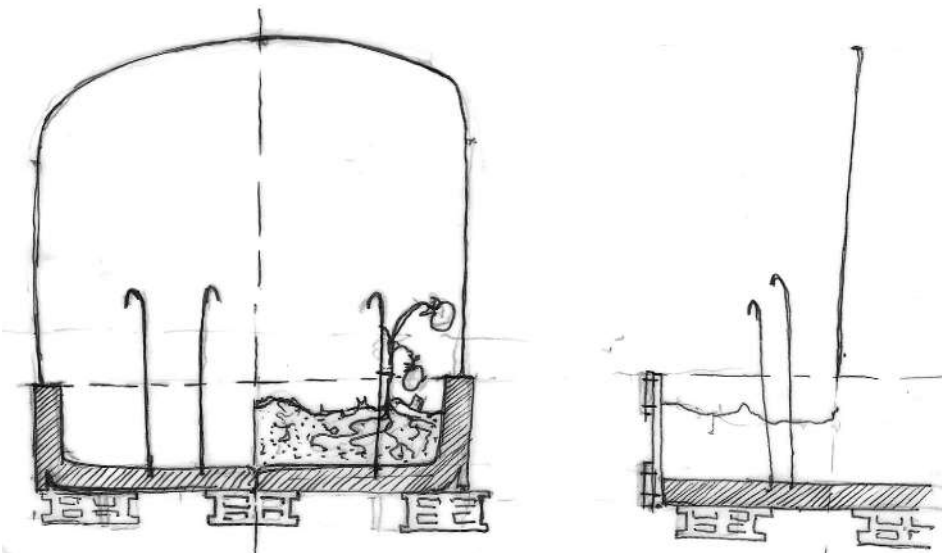


Figure 4. le potager de Nelson coupes (production personnelle).

Par le perruquage, il s'agit bien de mettre à la disposition de soi-même ou du collectif sa capacité à travailler, parfois en se servant des compétences et outils liés à l'activité productive du site, ce qui convoque un rôle nouveau de la force de travail, qui n'est plus une marchandise. Ce non-travail n'est à priori jamais planifié par le travail salarié. Il existe dans une certaine informalité, voire même illégalité, en ce qu'il brave des interdictions, soit en se cachant, soit en profitant de certaines ambiguïtés et flous juridiques. En effet perruquage n'est pas une pratique encadrée ou légale ; en revanche, elle est tolérée, comme beaucoup d'autres pratiques qui sont sues et "gérées en interne" indépendamment de la législation, dans une certaine forme de dialogue informel avec la direction, alors même qu'elle peut être associée, légalement, à du vol¹⁹.

¹⁹ Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment: Compagnons et encadrants', dans Travailler aux chantiers (Hermann, 2023), pp. 109-1

²⁰ Marie-Pierre Gibert and Anne Monjaret, 'Chapitre 5. Être et ne pas être au travail', dans Collection U (Armand Colin, 2021), pp. 129-54

Tout comme la consommation d'alcool, il s'agit presque de traditions qui sont à ce point courantes et généralisées (elles se retrouvent de chantier en chantier) dans le travail manuel que les réprimer semble vain et inopérant²⁰ puisqu'elles sont endémiques d'un contexte qui les pérennise. "Les productions symboliques" participent au maintien, à côté de la production d'une certaine convivialité voire même vitalité, une prise de marques, une vie au chantier, dépassant les attentes strictement liées à la production. Il s'agit de s'approprier de plusieurs manières l'espace de travail dans lequel on évolue pour en faire également des lieux de vie.

La vie en chantier, habiter son lieu de travail

Le chantier Momentum, étant comme nous l'avons mentionné un chantier de réhabilitation, la structure d'origine de l'ouvrage est conservée. Les algecos, base vie, salles de réunion, sont donc disposées à l'intérieur du bâtiment existant, en périphérie du plan, faisant face à l'enveloppe du bâtiment qu'accompagnent des vues sur l'extérieur. Est ainsi créé un espace de 2 à 3 mètres de largeur filant le long des algecos, continus sur une vingtaine de mètres. Coupé du reste du chantier, cet espace semble vide, aucun matériel n'y est stocké, aucun travailleur n'y passe durant le temps de travail, mais on peut y croiser des employés (au moment de la visite, des employés de bureaux) y prendre leur café, ou y fumer une cigarette, comme en témoignent les nombreuses cigarettes laissées sur le rebord du bâtiment, constituant son enveloppe.



Figure 5. création d'un espace fumeur coupe perspective (production personnelle).

Sont ainsi créés une séparation visuelle, une protection du reste du chantier et de son activité ; on peut s'y arrêter sans le gêner et vice-versa. Cet endroit finit par constituer une forme d'extérieur vis-à-vis des algécos qui deviennent le réel intérieur le temps du chantier (protégé du vent, du froid). Les panneaux en béton de la façade ayant été dégrafés, cet espace est suffisamment ventilé pour y fumer. Rien ne permet d'affirmer que ce canal est un espace informel de pause, n'ayant pas accès à une quelconque documentation officielle attestant de la répartition des espaces.

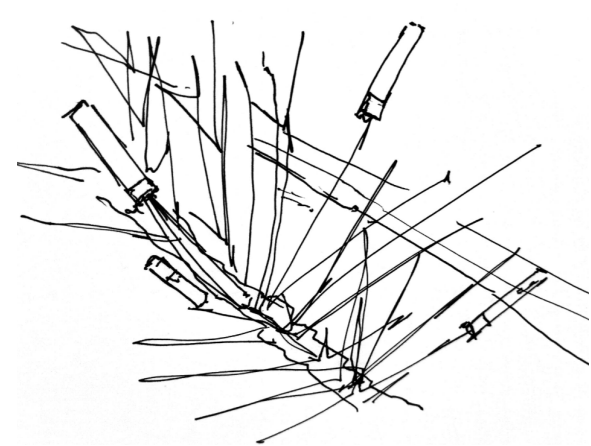


Figure 5. des cigarettes plantées dans des pics anti-oiseaux croquis (production personnelle).

En revanche, tout comme un certain nombre de rituels appartenant au non-travail, on observe une recherche visant à se servir de l'espace, des outils, des relations, pour rendre plus appréciables, plus "vivants" et "humains" les moments passés au travail. Il s'agit d'une certaine manière de trouver le moyen de s'approprier quotidiennement le chantier, en l'habitant. La notion d'habiter n'est pas particulièrement évidente puisqu'elle est souvent liée à la question du logement ; hors, habiter un espace, c'est y laisser ses marques et tout endroit peut devenir un chez-soi comme le remarque Thierry Paquot :

« Le « chez soi », dans ce cas-là, n'est pas l'intimité du sujet, le « pour soi à soi », la sphère privée, mais l'appartenance à un « soi » plus vaste qui lui procure les conditions de vie. [...] déployer votre être dans le monde qui vous environne, auquel vous apportez en retour votre marque et qui devient vôtre. »²¹

Certains atouts sont de mise pour habiter précise aussi le chercheur, le degré d'habitabilité pouvant varier. Ainsi, un même lieu, y compris le chantier, peut subir des transformations qui vont de sens, bien qu'il s'agisse d'espaces très techniques, et d'ailleurs dangereux où les normes de confort visuelles et auditives sont en deçà des conditions générales d'habiter (que ce soit dans un logement, un espace public, un bureau, etc). Édith Hallauer et Julia Vallvé rendent compte de cet aspect en racontant comment l'ouverture d'un chantier à la Roche sur Yon a dû se transformer pour accueillir du

²¹ Thierry Paquot, 'Habitat, habitation, habiter', (2015)

²² Édith Hallauer and Julia Vallvé, 'Travailler les rituels', écouter, assembler : quai M, un chantier habité par compagnie architecture à la Roche-sur-Yon', (2022)

²³ Claude Rivière, « Ritualité dans l'entreprise » (chap. 9), *Les rites profanes*, Paris, PUF, 1995, p. 219-235

²⁴ Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment: Compagnons et encadrants', *Travailler aux chantiers* (Hermann, 2023), pp. 109-1

²⁵ Anne Monjaret, 'La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail', *Cités*, 8.4 (2001), pp. 87-100

public à l'occasion d'un concert ayant lieu avant la livraison des travaux.²² Un chantier est par ailleurs peu adapté à la halte qui ne peut pas se déployer n'importe où et n'importe quand, au risque de déranger une organisation réglée, une gestion de l'espace dédiée au mouvement des ouvriers durant leur ouvrage. Les employés trouvent alors des moyens détournés mais néanmoins compatibles (en tout cas sur notre terrain), spécifiques à chaque site, de s'approprier l'espace en ce sens, annihilant l'aspect impersonnel et peu confortable de ces espaces techniques.

Maintenir et contrôler le non-travail

« Ce qui aura pu étonner dans la vie rituelle de l'entreprise, c'est la place importante et utile réservée à autre chose qu'au pur travail salarié ; c'est la distance entre organisation prescrite et organisation réelle, celle-ci comportant des ruptures avec l'activité programmée [...] qui paraît nécessaire pour contrebalancer l'engagement fastidieux dans la production réelle. »²³

Ici est introduite la notion de nécessité liée à l'abondance de pratiques de non-travail, aussi dans l'optique de restituer des forces productives nécessaires à la production elle-même. Bien que le non-travail soit le signe de bonnes conditions de travail, il permet la viabilisation du travail salarié (qui peut s'avérer très physique ou monotone), le rend possible, lui permet de fonctionner.

Ainsi, nous voyons que la pause peut prendre un sens amplement revendicatif, mais elle peut aussi se révéler vertueuse pour l'entreprise, ce qui la rend inoffensive. Elles restent émancipatrices pour certaines dans la mesure où elles permettent de se réapproprier furtivement sa force de travail, son temps et ce en compagnie de ses collègues ce qui permet de constituer des espaces ouvriers, et ainsi des condensateurs sociaux. Mais elles sont aussi le moyen de tolérer l'ouvrage, et des mauvaises conditions de travail comme le précise Marie Ngo Nguyen à propos de l'alcool, consommé en hiver parce celui-ci procure un sentiment de chaleur aux ouvriers qui œuvrent en extérieur²⁴. C'est l'une des raisons pour lesquelles les entreprises ne cherchent pas systématiquement à traquer certaines habitudes, d'autant que celles-ci seraient dures à éliminer ; elle peut néanmoins trouver les moyens de les encadrer, voire de les officialiser, puis les promouvoir, s'en servant comme vecteurs idéologiques, d'enseignement social, d'intégration, affichant les devoirs présumés de l'employé vis-à-vis de l'entreprise. Anne Monjaret y identifie une forme de paternalisme, où est visé impliquer davantage les travailleurs dans la vie au travail, les fidélisant à la boîte, par le biais d'événements qui leur sont apparemment favorables, "retrouver un esprit de famille", insi faire unité, entre toutes les couches de la hiérarchie²⁵. Ce sont des événements interclasses, qui convoquent ouvriers et bureaux, tentant la pacification des rapports patrons/travailleurs. On observe la volonté de maîtriser, contrôler les pratiques existantes, subvertant leur indépendance, voire même les supplantant pour que le non-travail corresponde à la politique de l'entreprise vidant le non-travail de son contenu politique ou au moins revendicatif.

Conclusion

L'arrivée de l'entreprise compromet la combativité qui semble au départ inhérente au non travail produit par les travailleurs, l'une de ses conditions étant donc une forme d'indépendance vis-à-vis de la structure quant à la forme mais aussi la fin du non travail. Cependant il faut garder en tête que certaines pratiques sont dans les intentions réelles (formulées des travailleurs), peu intellectualisées comme des épisodes de lutte. Nous voyons certes que certaines pratiques sont motivées par une tentative de restituer une dignité dont les travailleurs sont dépossédés, ce qui prend une forme plus ou moins politique et organisationnelle, allant de la grève jusqu'à la consommation d'alcool, qui semble un rejet de la verticalité de l'entreprise et des obligations. Toutefois, nous voyons aussi que le non-travail est motivé par la recherche quotidienne de confort, voire de réconfort, par la prise de marque, en développant des moments festifs, une convivialité caractéristique et des pratiques extra-professionnelles telles que le perruquage. Un ensemble de rituels qui visent à faire du lieu de travail un lieu de vie.

Ce qui diffère dans ces diverses initiatives qui ne dépendent ici encore jamais de l'arbitraire de la direction, est l'intention plus ou moins grande de lutter, qui confère des potentiels émancipateurs proportionnellement importants. Nous identifions d'un côté une capacité à infléchir les rapports de force, de façon matérielle (par les luttes organisées telles que la grève), ou symbolique (par une culture ouvrière). D'un autre côté, nous identifions la tentative d'une sortie mentale et corporelle du travail salarié, qui selon les outils remet en question de façon variable les conditions de travail, le fonctionnement en place, permettant rarement de compromettre l'ordre en place. S'y stratifie un certain degré d'encadrement de la direction qui ne souhaite pas toujours éradiquer ces pratiques, si celles-ci sont vertueuses pour la production. Ainsi, naissent plusieurs degrés d'officialité, d'encadrement qui donne à chaque fois une idée différente de ce que pourrait être le non-travail, à qui il est favorable, et ainsi peut devenir d'une certaine manière l'expression du travail salarié, tout en restant sur lui-même improductif.

Annexe



Photo prise par Marie Gaudeau



Photo prise par Mathis Aubel



Photo prise par Marie Gaudeau



Photo prise par Marie Gaudeau



Photo prise par Lorette Chamanpera



Photo prise par Marie Gaudeau

Bibliographie

Pierre Bourdieu, 'Les rites comme actes d'institution', Actes de la recherche en sciences sociales, 43.1 (1982)

Michel Bozon and Yannick Lemel, 'Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés' (1990)

DMT INRS, 'Alcoolisation En Milieu de Travail. Enquête En Basse-Normandie', (2000)

Christian Ghasarian, 'Tensions et Résistances - Une Ethnographie Des Chantiers En France', (2001)

Marie-Pierre Gibert and Anne Monjaret, 'Chapitre 5. Être et ne pas être au travail', Collection U (Armand Colin, 2021), pp. 129–54

Édith Hallauer and Julia Vallvé, 'Travailler les rituels', écouter, assembler : quai M, un chantier habité par compagnie architecture à la Roche-sur-Yon', (2022)

Corinne Mette, 'Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool : quelles interactions en France ?', Travail et emploi, 151.3 (2017), pp. 75–99

Anne Monjaret, 'La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail', Cités, 8.4 (2001), pp. 87–100

Alice Mazeaud, 'La modernisation participative vue d'en bas : entre militantisme et malaise identitaire', Pyramides. Revue du Centre d'études et de recherches en administration publique, no. 18 (2009), pp. 267–90

Claude Rivière, « Ritualité dans l'entreprise » (chap. 9), Les rites profanes, Paris, PUF, 1995, p. 219-235

Michel Verret, 'Où en est la culture ouvrière aujourd'hui ?' (1989)

Marie Ngo Nguene, 'Travail et consommation d'alcool dans des chantiers du bâtiment: Compagnons et encadrants', Travailler aux chantiers (Hermann, 2023), pp. 109–17

José Antonio Noguera, 'Le concept de travail et la théorie sociale critique', Travailler, 26.2 (2011), pp. 127–60

Thierry Paquot, 'Habitat, habitation, habiter', (2015)

Donald Roy, 'Deux formes de freinage dans un atelier de mécanique : respecter les quotas et tirer au flanc', (2000)